Autodafés : il faut sauver le soldat Mao, par Michel Onfray

ÉPISODE 1. 1971 : dans « Les Habits neufs du président Mao », Simon Leys dénonce la dérive sanguinaire de la Révolution culturelle. Saint-Germain-des-Prés prend les armes.

Comment s'organise la mise à l'index des livres qui dérangent la pensée dominante ? Le philosophe [Michel Onfray](https://www.lepoint.fr/tags/michel-onfray) a sélectionné les plus emblématiques du demi-siècle écoulé : *Les Habits neufs du président Mao,*de [Simon Leys](https://www.lepoint.fr/tags/simon-leys), *L'Archipel du goulag,* d'[Alexandre Soljenitsyne](https://www.lepoint.fr/tags/alexandre-soljenitsyne), *Le Choc des civilisations,* de Samuel Huntington… Autodafés, l'art de détruire les livres, sa série d'été dans *Le Point*. Premier épisode avec le cas Simon Leys.

**Le premier qui dit la vérité…**

Simon Leys est un sinologue qui parle chinois. La précision prêterait à sourire et semblerait un pléonasme si nombre de ces prétendus spécialistes ne se contentaient pas de baragouiner une langue dont ils font pourtant commerce et métier. Comment parler de la [Chine](https://www.lepoint.fr/tags/chine) si l'on bricole le chinois comme un touriste ? Je n'aurai pas la cruauté de révéler les noms des sinologues en papier que Simon Leys égratigne avec un humour décapant…

C'est ainsi que les fesses de Maria Antonietta Macciocchi, apparatchik du communisme italien, lui en ont cuit dans une célèbre émission d'*Apostrophes* où [Bernard Pivot](https://www.lepoint.fr/tags/bernard-pivot) la recevait pour *Deux Mille Ans de bonheur*(1983) après qu'elle eut commis un *De la Chine* (1971) qui faisait autorité dans les milieux maoïstes européens. Simon Leys était lui aussi sur le plateau : il l'a atomisée en direct.

À cette époque où le maoïsme est intellectuellement dominant chez des gens pour qui le chinois c'est de l'hébreu, Simon Leys lance un pavé dans la mare de Saint-Germain-des-Prés. Sartre, Beauvoir, Barthes, Kristeva, Sollers, BHL, Badiou, Foucault, François Châtelet, Glucksmann, Benny Lévy en sont, sans parler de plus petits poissons, Pleynet, Henric, ou des politiques étrangement fourvoyés qui ne cachent pas leur admiration pour le Grand Timonier et la Chine éternelle, ainsi Alain Peyrefitte, Mitterrand, Giscard, Edgar Faure, jusqu'à Jean d'Ormesson !

C'était le 27 mai 1983, le thème était « Les intellectuels face à l'histoire du communisme ». Macciocchi, essayiste et journaliste, présentait donc son autobiographie, *Deux Mille Ans de bonheur,* un titre qui citait, disait-elle, une phrase que lui aurait dite Mao. Simon Leys défendait, quant à lui, un ouvrage intitulé *La Forêt en feu.* Il avait publié en 1971 *Les Habits neufs du président Mao,* un livre antitotalitaire souillé de crachats par tout ce que Paris comptait d'intellectuels en vue.

Sur le plateau, Macciocchi fit savoir la nature mystique de sa relation avec Mao, le maoïsme, la Révolution culturelle, le marxisme-léninisme chinois : *« Ma vie était très chaste, toute de pur dévouement. Les saintes s'accouplent à Dieu, moi je m'accouplais avec le peuple, avec sa rédemption à laquelle je m'employais, je m'immolais jour et nuit. »*

Simon Leys répond que cette fameuse Révolution culturelle n'a rien de révolutionnaire et encore moins de culturel, qu'elle est en fait, c'est la thèse de son livre, une lutte de Mao et des siens pour recouvrer un pouvoir perdu en interne et dans le pays au profit du Parti - c'est, dit-il à plusieurs reprises, un *« coup d'État ».*

Il battait donc en brèche la thèse des maoïstes français pour lesquels la Révolution culturelle était rien de moins qu'un changement de paradigme civilisationnel ! Cette révolution a fait des millions de victimes. Leys lui-même a vu des cadavres entravés et mutilés descendre le cours du fleuve qui traverse Hongkong ou un journaliste se faire assassiner devant chez lui dans la rue parce qu'il avait persiflé le Grand Timonier à la radio.

Puis, pour lui mettre plus profondément le nez dans son maoïsme, Simon Leys s'adresse ainsi à la députée de Naples : *« Mao n'a jamais pu vous souhaiter "deux mille ans de bonheur" parce que l'expression n'existe même pas en Chine. Elle n'existe même pas en dialecte hunanais. Vous pourriez douter de ma compétence dans ce domaine parce que j'ai un grand nez. Mais demandez à n'importe quel Chinois comment on dit en chinois "deux mille ans de bonheur" : cela n'existe pas. C'est la plus vénielle de vos affabulations en comparaison de ce qu'on trouve dans le reste de votre œuvre. »* Atomisée, la maoïste italienne fut discréditée pour toujours.

*Que dit le livre de Simon Leys*Les Habits neufs du président Mao*?*

L'ouvrage est sec, direct, efficace, sans fioritures. Du muscle, pas un poil de gras. Il s'avère extrêmement documenté : une phrase, un fait ou une idée, une autre phrase, un autre fait et une autre idée. Simon Leys, qui, donc, lit le chinois, dépouille un nombre incalculable de journaux pour connaître au plus près le détail de cette Révolution culturelle et les mécanismes du maoïsme. Il convoque des textes, des récits, des discours, des faits et des témoignages. Rien d'autre. Il suit la Révolution culturelle au jour le jour au risque parfois de perdre en vision générale ce qui se trouve gagné sur le terrain micrologique. Risque tellement assumé qu'il est revendiqué comme une méthode : plutôt l'accumulation des faits pour convaincre que de vagues développements intellectuels critiques. Le livre est parfois ardu à lire tant il fourmille de détails sur des gens inconnus impliqués dans des manigances politiques ignorées, des intrigues celées, mais c'est le prix du sérieux de la démonstration. Elle vise à étouffer les maoïstes sous le poids d'un réel qu'ils refusent de voir.

Car le maoïste refuse de voir ce qui est pour la bonne et simple raison qu'il ne voit que ce qu'il croit. Les voyages d'intellectuels sont conçus comme autant d'occasions de pèlerinages : des membres du Parti leur font visiter des usines, des fermes, des écoles, des crèches, des prisons qui constituent autant de variations sur le thème du village Potemkine - ce sont les décors d'un théâtre exhibés pour charmer les ravis de la crèche.

Simon Leys écrit : *« Nos philosophes d'aujourd'hui semblent également peu désireux d'enquêter sur la vérité historique du maoïsme, craignant sans doute qu'une confrontation avec la réalité ne soit dommageable à ce mythe qui les dispense si confortablement de penser par eux-mêmes. »* Par ailleurs, il estime que *« pour les intellectuels la libre recherche de la vérité, la dénonciation de la tyrannie et du mensonge constituent une mission d'un caractère absolu et permanent ».* Mais où sont donc passés les intellectuels ? Égaillés comme une volée de moineaux, ils laissent la place à des dévots d'une religion d'un genre nouveau…

Simon Leys rapporte une anecdote savoureuse qui en dit plus qu'un long discours. Il est question d'une œuvre qui relève de la peinture d'État, du réalisme socialiste maoïste, *« le chef-d'œuvre proposé à l'admiration des masses étant une sirupeuse peinture à l'huile (à la margarine, serait-on plutôt tenté de dire) représentant le jeune Mao Zedong sur la route d'Anyuan. Ainsi dans toutes les bonnes familles rouges pourra-t-on dorénavant accrocher, au-dessus du piano révolutionnaire du salon, un révolutionnaire Bouguereau*[peintre académique, NDLR].*L'ouvrage était d'une mièvrerie si sucrée et désuète que l'une de ses innombrables reproductions diffusées vers l'Europe s'égara au Vatican, et fut exposée pour un temps dans une salle d'attente pontificale par un ecclésiastique de bonne foi qui l'avait prise pour une gravure missionnaire ».*

On a vu déjà que Maria Antonietta Macciocchi s'était faite nonne pour coucher virtuellement avec le peuple afin de le rédimer par l'offrande de son corps glorieux, ce qui lui permettait de rester chaste tout en engendrant. Ce genre de précédent ayant déjà rendu possible une civilisation vieille de deux mille ans, pourquoi ne pas essayer à nouveau ce qui avait déjà si bien marché ?

Le maoïsme passait pour avoir régénéré un peuple qui ignorait le péché originel et, de ce fait, incarnait la pureté. Les adeptes d'un Mao vénéré comme Dieu, du *Petit Livre rouge* conçu comme Bible, de sa poésie et de sa calligraphie (*« souvent gauche »* pour la première et pleine d'*« audace arbitraire et* [d']*enflure »* pour la seconde selon Simon Leys) méditées comme autant d'évangiles, de ses portraits révérés comme des icônes, de sa biographie racontée comme une vie de saint, de sa personne sacrée comme une divinité, ces gens-là, donc, partagent les pathologies du croyant de base. La rhétorique du maoïste est celle de la foi, de la croyance, de la religion. Et qui peut croire que la raison puisse ramener au bon sens quiconque est conduit par la foi ?

**Au pilori.**Le sinologue Simon Leys (né Pierre Ryckmans en 1935, en Belgique), chez lui à Canberra en 1998. Il s’éteint en Australie en 2014.

Cette religion du maoïsme va de pair avec le culte de la personnalité. Simon Leys montre que celui-ci renvoie au schéma de la Chine impériale pour laquelle Mao entretenait une véritable vénération. Il révèle en effet le rôle tenu chez lui par le *Miroir universel de l'histoire pour servir aux gouvernants,* de Sima Guang, un texte du XIesiècle. *« Que Mao ait pris cet antique manuel politique de la bureaucratie impériale pour livre de chevet et qu'il ait même jugé approprié, pour un portrait officiel tout récent, de se faire photographier à sa table de travail avec à son côté, de préférence à tout autre ouvrage, cette pierre angulaire de l'ancien ordre bureaucratique est un éloquent symbole ! »*

Simon Leys estime que Mao n'était pas un révolutionnaire tourné vers le progrès mais un réactionnaire, au sens étymologique, un homme désireux de restaurer un ordre ancien. Ce conservateur souhaitait ramener la Chine à son état féodal avec des paysans illettrés, des villes vidées de leurs habitants au profit des campagnes, des intellectuels mis au pas via les travaux des champs sous prétexte de rééducation, des enfants de 15 ans enrôlés dans ce genre de chantiers de jeunesse marxistes-léninistes, des universitaires humiliés en public, le tout pour mieux asseoir son pouvoir personnel sur des masses incultes, donc faciles à diriger.

Mao était un provincial, un temps modeste employé de bibliothèque méprisé par les étudiants et les professeurs. Artiste raté, mauvais poète, exécrable calligraphe, il est ravagé par le ressentiment à l'endroit des professeurs, des intellectuels, des universitaires, des experts. Parvenu au sommet, il détruit l'Université, pourchasse les lettrés, persécute les penseurs et donne le pouvoir aux idéologues. Les commissaires du peuple transforment l'Université en lieu d'endoctrinement. *« Les examens sont supprimés ou auront lieu à livre ouvert, la sélection des étudiants se fera sur une base exclusivement politique, de même que l'attribution des diplômes. »* Toute ressemblance avec une autre époque serait purement fortuite…

Simon Leys rapporte ce que la presse dit de cette réforme de l'Université : *« Il est rappelé que l'obéissance à la pensée de Mao doit être sans réserve, que la lutte contre tout ce qui s'oppose à la pensée de Mao doit être absolue, que les instructions de Mao doivent être suivies, même lorsqu'on ne les comprend pas. »* Dans la foulée, la *« véritable démocratie »* est présentée comme obéissance inconditionnelle aux directives du Grand Timonier. Une université où l'on obéit sans qu'il soit besoin de comprendre, là aussi, là encore, toute ressemblance, etc.

Religion et croyance, réaction et conservatisme, féodalité et anti-intellectualisme, le maoïsme est également un totalitarisme, une tyrannie. Simon Leys dénonce les crimes, les assassinats, les meurtres, la militarisation de la société, la nature policière du régime, les 14 personnes qui dirigent le pays avec le dictateur. Il publie des photos de cadavres, il rapporte qu'une *« fillette de 13-15 ans »* a été retrouvée noyée, que les cadavres sont *« ligotés de la façon dite grande ligature à cinq fleurs, c'est-à-dire au moyen d'une corde enserrant successivement les deux pieds, les deux poings et le cou, indiquant qu'il s'agissait de suppliciés, probablement victimes d'une même exécution massive ».* Il signale des massacres.

Le communisme de Mao fera plus de 50 millions de morts selon Frank Dikötter, un historien néerlandais professeur à l'université de Hongkong.

Dans un (bel) essai écrit par Pierre Boncenne, *Le Parapluie de Simon Leys,*auquel on doit aussi une (belle) correspondance avec le penseur, *Quand vous viendrez me voir aux Antipodes,* il est clairement dit que Simon Leys assimilait maoïsme, léninisme, nazisme et stalinisme - je souscris. C'est clairement ce qui a eu le plus de mal à passer ! Que Simon Leys ait pu se référer à *« la grande tradition hitléro-lénino-stalino-maoïste »* pour caractériser, rappelons-le, Sartre, Beauvoir, Barthes, Kristeva, Sollers, BHL, Badiou, Foucault, François Châtelet, Glucksmann et consorts, voilà qui ne devait pas rester impuni…

**… Il doit être exécuté !**

Les éditions Robert Laffont et Gallimard ont refusé le manuscrit de Simon Leys. L'une des modalités de la censure passe aussi par le refus de donner à un tapuscrit la possibilité de devenir un livre. On tue dans l'œuf, c'est efficace et radical. Avec le silence une fois le livre paru, voilà l'une des deux stratégies les plus efficaces de la censure.

**Audace.**Après le refus de Robert Laffont et de Gallimard, l’éditeur Champ libre avait accepté de publier « Les Habits neufs du président Mao ».

Le livre a été pris aux éditions Champ libre, la maison historique des situationnistes. Simon Leys explique, dans une lettre à Pierre Boncenne, comment ce texte est devenu livre : il le doit à René Viénet, sinologue, qui enseignait le chinois à Polytechnique, il était aussi chercheur au CNRS et fut pendant huit ans membre de l'Internationale situationniste. C'est de ce côté-là de l'échiquier politique qu'est venue la critique du maoïsme - Guy Debord en fut. Viénet fut aussi cinéaste et viticulteur dans la région de Cahors ! Leys disait de lui : *« Sur le fond, il demeure (je crois) essentiellement fidèle aux idéaux anarcho-situationnistes de ses 20 ans. »* Il a, bien sûr, cristallisé la haine de la plupart des sinologues français. *« Notez,* ajoute-t-il, *que Viénet parle le chinois très couramment - ce qui est très mal noté dans la sinologie universitaire française - et achève de le condamner ! »* Viénet a aidé des sinologues à faire carrière, ce qui, bien sûr, lui a valu de payer le bien qu'il leur avait fait par sa propre éviction de l'Université française ! *« Un des innombrables crimes qu'on lui reprochait était d'avoir eu l'irresponsabilité de faire publier d'affreux "pamphlets antichinois", qui avaient déshonoré sa position universitaire ! »*

Pour empêcher la propagation d'une pensée vraie, on peut donc l'empêcher de prendre la forme d'un livre, puis, une fois le livre paru, dire qu'il est un *« pamphlet »,*ce qui dispense qu'on lui accorde une minute de son temps car, bien sûr, un pamphlet c'est très exactement l'inverse d'un ouvrage scientifique et, la science, c'est évidemment l'estampille universitaire qui en décide. Si l'Université donne son imprimatur, c'est scientifique ; si elle ne la donne pas, ça ne l'est pas. Ainsi, une thèse sur l'astrologie soutenue par Élizabeth Teissier, voyante médiatique longtemps conseillère du président Mitterrand, et ce devant un jury présidé par le directeur de thèse Michel Maffesoli, universitaire et scientifique notoire, voilà qui est scientifique puisque universitaire.

On peut également diffamer l'ouvrage en clamant que toute affirmation qui ne se trouve pas soutenue par une note en bas de page est une contrevérité, une imposture, une erreur, un potin, un ragot - comme si la note, visibilité et partie émergée de l'iceberg universitaire, suffisait à conférer la vérité !

Outre la note, on pourra aussi prélever une citation sortie de son contexte et, justement en dehors de son contexte, lui faire dire autre chose, sinon le contraire de ce qu'elle dit. À ce régime, aucun texte, aucune démonstration, aucun auteur ne s'en sort indemne. Sur le principe formulé par Fouquier-Tinville, l'accusateur public du Tribunal révolutionnaire pendant la Terreur - *« Donnez-moi une phrase de n'importe qui et je me charge de le faire pendre »* -, personne ne s'en sort, tout le monde est coupable.

De même, les cuistres peuvent trouver une erreur de date, relever une approximation factuelle, pointer une faute tangible dans un livre de 300 pages pour inférer que la totalité de sa thèse s'effondre : ainsi, vous dites que la loi des suspects date du 16 septembre 1793 ou du 17 novembre 1793, alors qu'elle date du 17 septembre 1793, la preuve est alors faite qu'il n'y a jamais eu de loi sur les suspects - donc que la Terreur est une fiction contre-révolutionnaire…

Enfin, il reste le procès d'intention doublé d'une attaque ad hominem : l'auteur a une idée derrière la tête et roule pour un ennemi dont le nom se trouve caché. Toute critique du maoïsme accusée d'être commanditée par la CIA cesse de devenir une critique crédible puisque propagande américaine, donc capitaliste. Où l'on retrouve l'argument du pamphlet.

**Vidéo.** Michel Onfray - Autodafés, épisode 1 : « Les Habits neufs du président Mao, de Simon Leys ».

Ajoutons à cela le procès en incompétence qui interdit à l'auteur d'un livre de s'occuper d'un sujet s'il n'en dit pas du bien. Élogieux, son auteur est compétent ; critique, il est incompétent. Les thuriféraires veulent de l'encens, à défaut, ils crient au Zyklon B.

L'article du *Monde* du 19 novembre 1971 coche toutes les cases ! Un certain M. Bouc, Alain de son prénom, assassine le livre en dix lignes. Les voici : *« Une nouvelle interprétation de la Chine par un "China watcher" français de Hongkong travaillant à la mode américaine. Beaucoup de faits, rapportés avec exactitude, auxquels se mêlent des erreurs et des informations incontrôlables en provenance de la colonie britannique. Les sources ne sont d'ordinaire pas citées, et l'auteur n'a manifestement (sic) pas l'expérience de ce dont il parle. La Révolution culturelle est ramenée à des querelles de cliques. »* Un dessin de Mao par Vazquez de Sola accompagne cet articulet sur une surface supérieure au texte.

Simon Leys est donc : un genre de touriste (1) qui travaille à la mode américaine (2) - sans qu'on sache ce qui définit cette méthode ; il accumule les erreurs (3) et les informations non sourcées (4) sans qu'elles soient précisées ; ces informations sont en provenance des Anglais (5), donc des alliés objectifs des Américains, ce qui sent la CIA ; il ne cite pas ses sources (6) ; il ne connaît rien à son sujet (7), une fois encore sans que cette attaque ad hominem soit étayée ; la thèse est passée sous silence au profit d'une autre, ridicule donc plus facile à discréditer : le coup d'État de Mao pour reprendre en main le Parti, thèse de Leys, est ignoré au profit d'une dérisoire querelle de chapelle. Or Simon Leys parle le chinois, vit en Chine, lit la presse chinoise, rencontre des Chinois, écoute la radio chinoise et se trouve dans le bain de la vie quotidienne chinoise, il a vu des cadavres, il a assisté à l'assassinat d'un opposant… De son bureau de journaliste à Paris, M. Bouc fait la leçon à Simon Leys : c'est un amateur, un faussaire, un agent de la CIA, un ignorant, un dilettante, fermez le ban. Cet article est un modèle du genre pour les écoles de journalisme : c'est le type même du papier de propagande. Trente-sept ans plus tard, dans *Le Monde* (6 août 2008), Francis Deron trouvera beaucoup de vertus à ce même livre.

Quelques jours plus tard, *Le Nouvel Observateur* (13 décembre 1971) emboîte le pas au *Monde.* Le journaliste se nomme Jean Daubier. Le titre annonce la couleur : « Une totale ignorance du maoïsme ». En vertu de la jurisprudence la moitié du temps pour le directeur du camp de concentration l'autre moitié pour le déporté, Étiemble est convoqué pour un article pour, dans lequel il instille aussi du contre - dans celui qui était franchement contre, il n'y avait pas un mot de pour…

En quatre colonnes sur deux pages, Daubier explique ce que fut la Révolution culturelle : *« Il s'était agi de maintenir l'idéal révolutionnaire, d'abolir la division entre le travail manuel et intellectuel, d'empêcher la formation de nouvelles couches sociales privilégiées. »*Certes, il y eut des œufs cassés, mais l'omelette fut belle, dit en substance Daubier - une omelette à deux dizaines ou plus de millions de morts…

Daubier avance que, concernant la Révolution culturelle, *« des thèses fantaisistes émises à son sujet passent désormais pour des vérités démontrées »* - toujours les fantaisistes qui assènent sans preuves contre les scientifiques qui prouvent… sans preuves !

Le journaliste endosse sa panoplie idéologique, et c'est reparti pour un tour : *« Le livre de Simon Leys fourmille d'erreurs et d'affirmations incontrôlables » ;« La méthode de travail de Simon Leys est en effet des plus critiquables »*; *« Il cite très rarement ses sources »* ; *« Il est clair cependant que, souvent (sic), ses informations proviennent de documents que les services américains de renseignement se procurent en d'obscures (sic) circonstances »* ; *« Il va sans dire (sic) que ces textes ne présentent aucune garantie d'authenticité »* ; ne pas citer ses sources *« nuit au sérieux d'un ouvrage qui se veut (sic) historique »* ; à l'appui de telle ou telle thèse, *« l'auteur ne cite aucun document irréfutable pour étayer cette affirmation »* non sans ajouter dans la foulée : *« Les Chinois n'ont presque pas publié de textes officiels à ce sujet ».* Autrement dit, Simon Leys ne cite pas les textes qui n'ont quasi pas été produits par le gouvernement chinois mais que le journaliste, lui, connaît, bien sûr, mais sans les révéler ; sa démonstration est *« peu cohérente »* ; Simon Leys est coupable de ce qu'il dit mais il l'est également de ce qu'il ne dit pas ; le livre démontre une même thèse, on l'a vu, sur 300 pages, mais Daubier affirme qu'elle *« n'est pas démontrée et paraît fort contestable »* ; il accumule *« affirmations gratuites »* et *« erreurs factuelles »* - deux sont données, évidemment mineures et sans conséquence quant à la validité de la thèse, suivies d'un *« etc. »* perfide ; les cadavres retrouvés dans le fleuve n'étaient pas le fait de l'armée rouge mais de civils - où sont les preuves de pareille affirmation ? il n'y en a pas ; son *« ouvrage est d'une valeur relative »* ; il met en cause la lecture psychologisante de Simon Leys selon laquelle Mao fut conduit par le ressentiment dans sa haine des intellectuels, une affirmation contrée par une thèse… psychologisante : les intellectuels qui refusent la rééducation de leurs semblables aux champs sont coupables d'une défense corporatiste ; Simon Leys pense la Chine à partir de l'Occident (pas Daubier ?) et ne comprend pas la spécificité chinoise de cette révolution ; il est victime des *« croyances »* du préjugé occidentalo-centriste ; ergo : la Révolution culturelle n'a tué personne, elle sent la rose et le réséda, elle sert de modèle à toutes les révolutions à venir, ce fut une tellement belle chose…

**Épilogue**

En décembre 2008, la BNF mettait à disposition du public une bibliographie détaillée sur la Révolution culturelle. On y trouvait le livre de Maria Antonietta Macciocchi, celui de Jean Daubier, le journaliste que l'on sait, celui d'Alain Peyrefitte, mais pas les livres de Simon Leys, qui ont pourtant tous été réunis en 1998 dans un volume de la collection « Bouquins » chez Laffont sous le titre *Essais sur la Chine.*

Aujourd'hui, Alain Badiou reprend les vieux éléments de langage du *Monde* et du *Nouvel Observateur* : *Les Habits neufs* seraient *« une brillante improvisation (sic) idéologique dépourvue de tout rapport au réel politique »* qu'il oppose aux études sérieuses parues dans les universités américaines. Le réel n'a toujours pas eu lieu, donc…

Dans *Le Studio de l'inutilité* (2012), Simon Leys cite cette phrase de Badiou : *« S'agissant de figures comme Robespierre, Saint-Just, Babeuf, Blanqui, Bakounine, Marx, Engels, Lénine, Trotski, Rosa Luxemburg, Staline, Mao Zedong, Chou En-lai, Tito, Enver Hoxha, Guevara et quelques autres, il est capital de ne rien céder au contexte de criminalisation et d'anecdotes ébouriffantes dans lesquelles depuis toujours la réaction tente de les enclore et de les annuler »* avant d'y noter en la déplorant une injustice flagrante : dans cette liste, il manque en effet le nom de Pol Pot…§